

Un père modèle

Dans l'embrasure de la porte qui vient de s'ouvrir, un gamin de huit ans. Une ombre trapue découpée par le soleil andalou. Un portrait que le peintre Goya aurait volontiers exécuté à la sanguine et au fusain. Dans sa période sombre. Genoux écorchés, habits crottés et déchirés, dos courbé, œil poché, cheveux démêlés... Devant ce tableau, Maria Lopez demeure sans voix, abrutie d'étonnement.

Puis elle pousse un cri profond.

« Pablito ! »

Depuis la naissance du petit, Maria vit avec son mari José Ruiz dans le centre de Malaga. Plus précisément Plaza de la Merced. Un village dans la ville. Aussitôt après le cri, c'est le défilé des voisines. La maison étant petite, une cohue bruyante s'est rassemblée dans le couloir pour voir de quoi il retourne.

A l'intérieur, on fait cercle autour de l'enfant. Une femme tient une bassine. Une autre des serviettes. La mère, à genoux, en pleurs, a chaussé un gant de toilette. A chaque ecchymose repérée répondent des soupirs d'exaspération. On entend une espèce de râle et un charivari de voix scandalisées.

Etendu sur une banquette, Pablito torse nu se laisse laver et panser. Il vit des instants de coton, de cet alanguissement qui suit une émotion trop forte. Tout tourne autour de lui. Presque jusqu'à la nausée. L'enfant ressent le besoin de fixer un point calme pour ralentir le tourbillon. Par la fenêtre ouverte semblable à un tableau vivant, il promène son regard sur le bleu du ciel. Un bleu andalou reposant, sillonné de cotonnade blanche qui lui rappelle les jours où il venait se nicher dans les jupes de sa mère.

Une colombe vient se poser sur le toit rouge de l'église. Il la suit de l'œil. Son plumage se gonfle légèrement et elle ouvre un bec tout jaune. Elle roucoule. Une colombe, c'était le premier joujou en bois que son père lui avait fabriqué. En tirant fort sur une ficelle, l'oiseau déployait ses ailes et le bec s'ouvrait. A l'évocation de ce souvenir, il esquisse un vague sourire. Qui se mue bientôt en grimace nerveuse. On arrache les peaux sur les parties meurtries. Dehors, la colombe s'envole, dérangée par les cris.

Comme un courant d'air, un vent de rumeurs circule jusqu'au fond du couloir.

– Il était seulement parti acheter des bonbons ! rapporte une voix outrée.

Annonce qui est suivie d'un tumulte d'indignation. Quel monstre a bien pu s'attaquer à un innocent désirant s'offrir quelques friandises ?

– Le petit a dit que c'étaient les Martinez.

– Les Martinez de la pharmacie ?

– Pensez-vous, les Martinez de la pharmacie ne sortent que le dimanche.

– Alors, il ne reste plus que les Martinez du professeur de musique...

– Le collègue de Don Ruiz ?

– Oui c'est ça, le petit a dit que c'étaient Paco et Alfonso.

– Aïe, aïe, aïe, ça va faire du vilain. Ils travaillent dans la même école. Le señor Ruiz y est professeur de dessin.

– Y a de la corrida dans l'air !

– Pensez-vous, je les ai croisés hier en ramenant Alejandro. Ils buvaient l'apéritif ensemble.

– N'empêche, le petit en a vu de toutes les couleurs aujourd'hui. Si j'étais ses parents, j'irais leur tirer les oreilles ! »

**

« Non Maria, je n'irai pas chez eux, ça doit se régler entre gamins. »

On a couché Pablito dans sa chambre. Tout le monde est parti.

José Ruiz a eu une longue discussion avec sa femme. En revenant de son cours, il a constaté avec amertume que deux chenapans s'en étaient pris violemment à son fils. A sa décharge, quelques minutes plus tôt son sang n'avait fait qu'un tour. Il avait voulu se rendre directement chez les carabiniers. Seulement, lorsque Maria lui apprit que les vauriens en question étaient les fils de son collègue Diego Martinez, il fut bien embarrassé. Pas question de porter plainte.

En plus, ça tombe à une semaine de la fête de l'école. Il doit présenter les toiles de ses élèves – le thème choisi cette année est « paix et réjouissance en Andalousie ». La chorale de son ami Diego est censée jouer du flamenco pendant toute l'exposition. Pas de vagues donc. Et qu'aurait fait Diego si Pablito avait frappé l'un de ses fils ? Connaissant la courtoisie poétique du guitariste, il aurait balayé la polémique d'un revers de main en disant : « Qu'ils se débrouillent entre eux. José est mon ami et je ne veux pas une ombre sous le ciel de notre belle amitié. » Non, il n'envisage même pas d'évoquer le sujet avec Diego.

« Que veux-tu, on ne peut pas empêcher les gamins de faire des bêtises, a conclu le mari en se levant et en posant la main sur l'épaule de sa femme, demain c'est mon jour de repos, je parlerai à Pablito. »

Le lendemain matin, en se levant, Pablito étonné remarque que la porte de l'atelier est restée ouverte. *L'atelier* : c'est une pièce, à côté de sa chambre, bien éclairée mais pleine de mystères obscurs, souvent fermée. Le petit s'arrête sur le seuil comme attiré par un sanctuaire où seuls les initiés sont admis. Il reste planté là, sans bruit, troublé, interloqué. Il voit le dos large de son père et sa main minutieuse, appliquée à peindre. Il n'ose pas déranger. Il en profite pour contempler les tableaux qui ornent les murs.

La lumière filtrant à travers la fenêtre qui donne sur la rue éclaire le pan droit sur lequel est accrochée une galerie de portraits. Le regard de l'enfant est rapidement capté par une grande toile, la silhouette d'une femme assise sur une chaise, tenant un nourrisson dans ses bras. La jeune mère penche la tête vers un bambin au regard espiègle qui semble chercher à atteindre sa poitrine. Pablito observe le visage calme, empreint de tendresse de cette femme qui lui rappelle vaguement quelqu'un. Il fronce les sourcils puis son œil s'allume d'une lumière enfantine.

– Maman !

– Oui, c'est ta mère, répond la voix engageante du peintre qui s'est retourné et a reposé son pinceau, et le bébé c'est toi quand tu avais huit mois. Pas facile de te dessiner, tu n'arrêtais pas de gigoter. C'était une commande pour la paroisse de Santiago. *La Vierge à l'enfant*. Tu posais pour le petit Jésus et ta maman pour la vierge Marie. Je n'ai pas pu le vendre.

L'enfant s'enhardit et demande avec toute sa naïveté :

– Tu ne l'as pas donné parce que c'était moi et maman ?

La petite voix frêle émeut José qui ne sait quoi répondre. Certes, quoiqu'un peu râblé et petit pour son âge, son fils est devenu un gamin fort et vigoureux. Mais sa sensibilité, sa spontanéité sont autant de talons d'Achille face aux autres enfants plus avancés. « Un innocent dans un corps de lutteur », avait déclaré Diego un jour où Pablito folâtrait près d'une colombe pendant que ses deux chenapans jouaient aux pirates.

– Approche Pablito, viens là, viens que je te regarde...

L'enfant avance près de son père qui examine sa figure. L'œil est toujours fermé et le cocard a viré au bleu pastel. Dans une semaine, l'ecchymose aura disparu. Quant au nez, il est encore

rouge mais à la limite ça peut passer pour un gros rhume.

– Tu as mal quelque part ?

– Un peu à mon genou.

– Marche un peu que je vois ça.

Le petit marche en faisant des efforts pour ne pas boiter. Fier de pouvoir déambuler dans l'atelier, il redresse les épaules et tente de bomber le torse. Un sourire contenu aux coins des lèvres, son père le regarde parader. Puis, il finit par secouer la tête. Pour le moment, le pyjama trop long et la bouille de poupon qui n'a pas tellement changée depuis le tableau de *la Madone* condamnent son fils à rester dans l'enfance.

– Pablito ?

– Quoi papa ?

– Qu'est-ce qui s'est passé hier ?

Les épaules de l'enfant s'affaissent. Il rougit. Son œil droit s'embue. La voix paternelle reprend, grave et patiente.

– Je veux t'aider. Mais tu dois me dire ce qui s'est passé...

En fixant le sol, le fils répond des sanglots plein la gorge :

– Ils m'ont tapé... Paco et Alfonso... C'était pas pour les bonbons... Des bonbons, je leur en avais déjà donnés.

– Pourquoi ils t'ont tapé alors ?

– Je sais pas... Alfonso, il avait une baguette. Il me piquait avec... Et Paco, il arrêtait pas de me traiter de... cabron.

A ce mot, le visage de l'enfant se crispe. Une larme jaillit de l'œil qui est resté intact. Les lèvres tremblantes, le petit ajoute :

– Tu sais papa, je suis plus fort que Paco et je suis pas un cabron. Paco, je lui ai foncé dessus.

Il avait pas à dire ça. Mais quand j'ai foncé, Alfonso m'a piqué dans le dos avec sa baguette...

Voilà donc l'explication des points rouges inquiétants dans le dos et sur les épaules. José sent la colère le gagner. Qui aurait imaginé que les deux gamins de son ami Diego puissent être aussi cruels ? Surtout Alfonso, le plus grand, qui vient souvent à la maison pour emprunter des livres. Le père dit en se contenant :

– Tu as eu raison de te défendre. Tu peux m'expliquer ce qui s'est passé après ?

Nerveux et confus, pareil aux victimes qui se sentent vaguement fautives, l'enfant se remet à

parler :

– Je suis pas un cabron papa... J'ai continué à foncer sur Paco...même si j'avais mal à mon dos. Pour se défendre, Paco, il avait mis son cartable devant lui. J'ai foncé dedans et je suis tombé.... Quand j'ai voulu me lever, ils m'ont donné des coups de poing et ils se sont sauvés... Pablito courbe toujours le dos. Il a fini de raconter son histoire. Fini ? Pas tout à fait. Il revoit les deux garnements s'enfuyant et l'air narquois de Paco qui s'est retourné pour lui lancer une dernière fois : « Pablito est un cabron ! Pablito est un cabron ! » Cette insulte lui a laissé comme une brûlure sur son amour propre, pire que les coups qu'il a déjà oubliés.

– Regarde-moi Pablito...

L'enfant lève lentement la tête. Dans l'œil paternel, nulle trace de honte ou de pitié. Juste quelque chose d'attendri, de calme et de rassurant.

– Ils étaient deux Pablito. Tu aurais pu te sauver, tu ne l'as pas fait. Tu n'es pas un cabron. Il te manque juste un peu d'expérience.

Le fils boit ses paroles le regard rempli d'espoir.

– Et tu m'en donneras toi papa... de... de l'expérience ?

Le père réfléchit, hésite un instant, puis se baisse pour lui confier un secret plus près de son oreille.

– Ecoute mon garçon, la semaine prochaine, je vais m'arranger pour t'emmener avec moi dans un endroit pour les grands. Là-bas, tu apprendras beaucoup. Nous irons entre hommes. Il ne faudra pas en parler à ta mère...

Pablito acquiesce. Il n'a pas compris grand-chose, mais il pressent qu'il va bientôt connaître un secret obscur ignoré des enfants de son âge. Et du fait que sa mère soit tenue à l'écart, il lui semble qu'il va d'un coup devenir un homme. Une fierté naïve s'est emparée de lui. Il jubile, oubliant même le motif de l'entretien.

– Tu crois que je pourrais faire aussi des tableaux grands comme toi ?

Cette question candide fait rire le père qui saisit l'occasion pour entraîner la discussion sur un terrain plus joyeux.

– Tu pourrais faire des tableaux immenses ! Pendant mes études, j'ai connu à Madrid un grand peintre qui était tout petit. Il s'était fabriqué des pinceaux longs comme des épées ! Crois-moi, il a fini par devenir aussi bon en peinture qu'en escrime...

– C'est vrai papa ? Il s'appelait comment ?

– Il s'appelait Eugénio Blanco. Quand on peignait dans le même atelier, il nous arrivait de faire des pauses ensemble, comme une récréation. Alors, on prenait nos pinceaux et c'était partie pour un duel.... Il gagnait toujours grâce à ses grands pinceaux, et moi je retournais à mon tableau couvert de points rouges sur ma blouse blanche. Les étudiants m'avaient surnommé *Rojo* ! Dès qu'on sortait de l'atelier, tout le monde disait : « Tiens, Rojo et Blanco vont échanger leurs couleurs ! »

Pablito imagine la scène, son père jouant à l'épée avec ses pinceaux puis retournant à sa peinture avec son tablier barbouillé de rouge... Il exulte.

– On essaye ? dit le père en se dirigeant vers ses pinceaux. A chaque touche, tu diras un de tes prénoms. C'est ce que faisait ce fou de Blanco. Je me souviens encore qu'il s'appelait Eugénio Fernando Ramon Manuel Suares Blanco. Il était aussi fier de ses prénoms que de ses ancêtres ! José trempe un grand pinceau dans de la gouache bleue et un petit dans de la rouge.

– Tiens fiston, je te laisse le grand... Allez, en garde !

Droit comme un « i » dans son pyjama blanc, Pablito imite le salut paternel, l'arme dirigée vers le plafond. Puis sans crier gare, José effleure par malice le front de son fils pour annoncer que le combat a commencé. Rapidement, c'est un joyeux tintamarre, un jeu entre l'escrime et la peinture. Comme on le lui a demandé, à chaque touche, le petit déclame fièrement l'un de ses prénoms.

– Diégo...Francisco... Juan ...

– Eh! Tu charges comme un petit taureau ! dit le père en reprenant son souffle. A mon tour maintenant...

Il touche plusieurs fois son fils au ventre mais celui-ci ne tarde pas à riposter avec son grand pinceau. Le petit fait mouche à maintes reprises désireux de montrer qu'il connaît son chapelet de prénoms que sa mère lui a appris comme une comptine.

– Nepomuceno... Maria de los Remedias... De la Santisima... Trinidad...

A l'instant où Pablito lève son arme pour donner l'estocade à son père qui est à genoux, suppliant pour que son fils l'épargnât, Maria apparait sur le seuil, alertée par le chahut et les éclats de voix.

– Mon dieu ! s'exclame-t-elle en avisant tour à tour l'enfant et le mari, pris sur le fait. Mon dieu ! C'est du propre, voilà le père qui s'y met aussi ! J'ai un gamin de plus à la maison !
Donnez-moi ces pinceaux.

Confus, le père se relève en dissimulant son pinceau dans le dos. Le fils l'imité avec un temps de retard. Maria garde son sérieux.

– Les pinceaux j'ai dit...

Avec des têtes de coupables, ils finissent par rendre les armes.

– Pablito, tu vas filer dans ta chambre pour te changer. Quant à toi José, tu restes ici...

L'enfant obéit.

En passant devant sa mère, il remarque à quel point sa figure ressemble à celle de la Madone suspendue au mur. Ignorant le caractère religieux de la toile, il se demande pourquoi son père n'a pas insisté davantage sur le rouge des lèvres et sur le regard pétillant, parfois taquin, qui illuminent le visage maternel.

– Tu refermeras la porte Pablito et n'oublie pas de te débarbouiller...

Une fois dans sa chambre, l'enfant étend le haut de son pyjama sur le lit et s'amuse à relever les traces du combat. Il se réjouit à la pensée que son habit éclaboussé de rouge est semblable à ceux des peintres dans leur atelier. Quelle n'est pas sa surprise cependant quand il retourne le pyjama et qu'il aperçoit dans le dos l'ébauche d'une tête de taureau !

**

– Mets tes habits du dimanche Pablito. Ta mère est chez sa sœur. Ça va bientôt commencer. Le cœur du petit se met à battre plus vite. Il va découvrir un brûlant secret. Au fond de lui, il ressent un étrange mélange de saisissement et d'exaltation. Pressentiment qu'une page de son enfance va se tourner sans savoir ce qu'il trouvera derrière.

– D'accord p'pa !

Lorsqu'on a sept ans, un tel monument est pharaonique. Un millier de personnes qui clament un seul nom est un peuple en liesse. La fanfare communale devient un orchestre stupéfiant. Les sons, les couleurs, les sensations se confondent comme dans un rêve dont on se souvient longtemps.

Pablito n'a pas perdu une miette de la corrida. Dès le son des premières trompettes, il a été absorbé par le spectacle comme si le monde entier s'était fondu pour lui dans une arène. Il n'a pas entendu les commentaires avisés de son père, ni les « olé ! » de la foule. Il n'a rien saisi du règlement ni de l'agencement des combats. Il n'a même pas vu l'estocade portée aux taureaux, sa paupière intacte se refermant instinctivement à ce moment-là.

Néanmoins, pour l'enfant qui passe son temps à regarder les colombes dans le ciel bleu

d'Andalousie, qui traîne toujours aux abords des jupes blanches de sa mère, qui n'adore rien tant que les caresses affectueuses ou les chansons douces, c'est un véritable bouleversement. C'est pourquoi, à la fin de la corrida, pendant que son père s'est levé discutant du spectacle avec des aficionados, le petit reste cloué sur son siège, silencieux.

Assis sur son siège, il encaisse le choc.

Un jour qu'ils mangeaient de l'agneau à table, sa mère avait insisté pour qu'il goûte à la viande. L'image d'un bébé mouton qu'il caressait souvent sur le chemin de l'école lui avait fait repousser son assiette.

– Il était mort, avait menti son père, on ne pouvait pas gaspiller la viande. Il faut faire honneur à cette bête.

Alors, il avait mangé du mouton.

A présent, il devine confusément que tous les pigeons, les lapins, les moutons, les bœufs qu'il avait mangés ont été volontairement mis à mort. Il comprend que la réalité des hommes est celle du loup dont il a entendu parler dans les contes. Le loup qui attrape l'agneau par le cou pour aller le dévorer tranquillement avec ses petits.

Jusqu'alors il s'était imaginé que les hommes étaient une espèce à peu près semblable à celle des agneaux ou des colombes. Les combats auxquels il vient d'assister lui ont prouvé le contraire. Pablito est loin d'être déçu. Confusément, il ressent même une sorte de gratitude. Son père, en l'emmenant à la corrida, lui a fait un cadeau déroutant. Il aura besoin de temps pour concevoir tout ce que renferme cette boîte de Pandore. Pour le moment, entre ses doigts qu'il a ouverts et refermés quand le spectacle était vraiment trop cru, il n'a guère eu qu'un aperçu de ce monde qui lui était demeuré fermé. Il a senti l'odeur âcre de la sueur et du sang, entendu les cris de joie et les vagissements sauvages, percé au grand jour la finesse et la beauté piquante de l'homme face à la splendeur robuste de la bête... Mais ce qui l'a le plus marqué, c'est le rouge. Comme s'il avait découvert avec stupéfaction une perspective nouvelle ou plutôt une nouvelle teinte... Le sang rouge qui a jailli du ventre des chevaux blancs et noirs. Qui a bouillonné sur le cuir foncé des taureaux et s'est répandu sur le sable jaune en tâches sombres.

Du sang rouge et du sang noir.

En sortant de l'arène avec son père, Pablito remarque pour la première fois que le Christ sur le calvaire situé sur la Grand-Place a les mains et la tête ensanglantées.

Sur le chemin du retour, pas un mot.

– Tu étais peut-être encore un peu jeune, dit le père embarrassé par le mutisme de son fils, tu as bien aimé quand même ?

José Ruiz est inquiet. Il regrette déjà leur escapade. Il commence à croire que son petit a été traumatisé. Pourquoi cette soudaine léthargie depuis le retour ? Maintenant, il se sent presque honteux de l'avoir obligé à assister à un spectacle qui n'était sans doute pas de son âge. Ce n'était pas une bonne idée.

– Ce matin, avant de partir, j'ai installé dans ta chambre un chevalet avec une palette et des pinces. Je comptais te faire la surprise. Ta mère m'a montré les dessins de tourterelles que tu lui dessines. Tu es plutôt doué. Tu peux aller jeter un œil si tu veux...

Le père avait espéré que la surprise allait réjouir le garçon d'ordinaire plein d'entrain. Mais le fils reste lymphatique, les coudes sur la table et les mains sur les joues.

– Tu vas aller te reposer dans ton lit Pablito. Tu n'as pas bonne mine. Dès que ta mère rentrera, nous irons voir le docteur.

**

La porte de la chambre est fermée. Depuis le temps, le petit doit dormir. José Ruiz tend l'oreille. Le parquet grince et il perçoit de l'autre côté des frottements qui lui sont familiers. Il frappe puis ouvre doucement la porte. Pablito qui n'a rien entendu continue à peindre. Debout, vêtu de son pyjama blanc, il est absorbé par un tableau. José s'avance derrière lui sans bruit et regarde la toile. Le père s'attend à voir un dessin de colombes avec un coin de ciel bleu ou les barbouillages d'un enfant qui vient tout juste de se mettre à la peinture à l'huile. Il lui faut un instant pour concevoir que c'est son fils qui a peint ce petit chef-d'œuvre. La composition est spontanée et vigoureuse. Pas une fausse note. Dans une arène, un picador avec des habits de soleil est juché sur un cheval noir. Sur fond marron et ocre, trois spectateurs habillés de sombre admirent le cavalier. Quand José s'approche pour voir les détails, il remarque que les admirateurs ne sont rien moins que lui, qui fume son cigare, et les deux aficionados avec lesquels il a discuté !

Il reste bouche bée, hypnotisé devant cette toile qu'il n'aurait jamais pu fabriquer lui-même.

– J'ai peint le picador, dit simplement Pablito comme s'il sortait d'un rêve. Maman ne va pas être contente. A cause de la peinture sur mon pyjama.

Le père, toujours muet, prend la toile dans les mains pour y découvrir quelques défauts. Puis il la repose sans faire de commentaire.

– Tu as mis de la peinture sur ton pouce. Maman va croire que nous nous sommes encore battus, dit le fils en riant, surtout que tu viens de te frotter la joue...

José n'en revient pas. Comment a-t-il pu engendrer une telle merveille ? Son ami Diego avait vu juste. Pablito est tout cela : un innocent dans un corps de lutteur. Capable d'exécuter un tableau en deux heures comme on achève un taureau et cela sans avoir de sang sur les mains. Il pressent que son fils restera toujours un enfant. Entre le taureau et le torero. Que son arène sera sa toile. Et il imagine déjà qu'un tel prodige remportera à sa façon toutes les corridas.

– Tu sais papa, j'ai fermé un peu les yeux pendant la corrida.

– C'est normal fiston.

– Mais avant de peindre, j'ai quand même joué au taureau avec mes pinceaux.

– Tu étais le taureau ou le torero ?

– Les deux parce que j'étais tout seul... Un grand pinceau pour l'épée et deux petits pinceaux pour les cornes. Regarde, avec ça je ressemble à un taureau non ?

Tout en s'amusant des mimiques de son garçon, le père a déplié une serviette rouge et s'est emparé d'un grand pinceau.

– Qu'est-ce que tu attends fiston ? Tu n'es pas un cabron je crois... Et n'oublie pas tes prénoms...

Le génie ouvre l'œil. Son œil au beurre noir qui laisse entrevoir une prunelle d'un noir intense, brillant, pétillant... Et, provoqué par son père qui agite le chiffon rouge, il fonce tête baissée, hurlant l'un de ses prénoms à chaque passe :

– ... Diego... Francisco... Juan...

– Eh du calme mon garçon ! Mon petit minotaure serait-il devenu un vaillant taureau ?

– ... Trinidad... Patricio... Ruiz...

A l'instant où José lève son pinceau pour donner l'estocade à son fils, Maria ouvre la porte comme une furie. Le père soulève la cape et le gamin finit sa course dans les jupes blanches de sa mère en s'écriant :

– Picasso !